

Les atmosphères de la politique - dialogue sur la démocratie

2006: Les Empêcheurs, Paris (avec Philippe Descola, François Jullien, Gilles Kepel, Derrick de Kerckhove, Giovalli Levi, Sebastiano, Maffettone, Angelo Scola, Peter Sloterdijk, Isabelle Stengers, Adam Zagajewski)

PROLOGUE

La scène se passe à Venise. Le genre est celui de la conversation, du dialogue, comme ceux que l'on publiait si volontiers au siècle des Lumières. A cette différence près que celui-ci n'est pas de la fiction : il a bien eu lieu et les propos tenus sont scrupuleusement rapportés^{**}. Dans quel cadre ? Sur l'île de San Giorgio, juste en face de la place Saint Marc, « de l'autre côté de l'eau » comme on dit à Venise, dans cette île mythique qui jouit depuis mille ans d'une sorte de statut d'extraterritorialité, à l'ombre de l'église dessinée par Palladio. Qui sont les personnages ? Une assemblée de délégués, porte-parole autorisés mais qu'aucune instance supérieure n'a pourtant mandatés pour venir négocier avec les autres. Quel est le thème ? Un sentiment partagé de crise aiguë : la vie politique est devenue difficile, l'air de la démocratie nous étouffe, il n'y a plus de monde commun. Ensemble, ces délégués se demandent comment éviter le naufrage de la démocratie — que faire au milieu d'une tempête, sinon se réfugier dans une île ! Quelle est l'intrigue ? Les participants ne veulent pas s'entendre trop rapidement. Ils ne parviennent pas s'accorder. Ils achoppent sur chaque définition : comment s'unir ; comment se parler ; comment rendre un peu respirable l'air du bon gouvernement.

Chacun des délégués parle au nom des absents qu'il pense représenter en expliquant pourquoi ceux-ci croient ou ne croient pas à la politique, à la démocratie, à la vie commune. Dans les pauses, il semble qu'on entende à travers les murs de l'ancien réfectoire des moines où se tient le dialogue, le chœur des expulsés, cette foule immense qui se dit mal représentée par ceux qui négocient à l'intérieur en leur nom. Dans la salle des débats, un autre chœur, un auditoire muet, bouche cousue mais qui murmure et n'en pense pas moins. Parmi eux, quelques mécontents sans gêne qui grondent tellement qu'il faut, à un certain moment, les faire expulser par des *carabinieri*...

Autour de la table ronde, les pourparlers, comme de bien entendu, se passent plutôt mal : chacun trouve impossible les conditions de paix proposées par les autres. Tout commence avec le Patriarche de la ville qui vient un soir d'orage, accueillir les participants qu'il vient loger sans peine, malgré leurs différences, dans l'ample assemblée de la catholicité. Mais dès le lendemain, chacun des délégués s'écrient « Non, non ! *non possumus*, nous ne pouvons pas, nous ne voulons pas être ainsi rassemblés, nous sommes trop différents, nous les Chinois, nous les musulmans, nous les Indiens. En tous cas, pas avec vous, pas dans ces conditions, pas sous ces auspices ». Même ceux qui parlent au nom de l'Ouest s'insurgent : le poète en exil ne veut pas que l'on doute ainsi de l'universalité.

Oh oui ce dialogue est une belle cacophonie... Plus vous parlez de démocratie, moins nous respirons à notre aise. D'autant que les deux chœurs se mettent à gémir de concert : ils ne veulent plus être représentés. Et pourtant, accrochés à la table ronde, ces plénipotentiaires dénués de tout pouvoir — philosophes, historiens, anthropologues, artistes — s'obstinent à prendre langue, comme s'il valait malgré tout la peine d'esquisser le monde commun. C'est le Congrès de Vienne mais à l'échelle de la planète, sauf qu'on ne quitte pas le réfectoire des moines sur l'île de San Giorgio, et qu'on est une poignée d'érudits, et qu'on cherche à s'accorder, et qu'on n'y parvient pas, et qu'on essaie pourtant. On risque de se quitter sur un constat d'échec : il n'y aurait donc pas de monde commun. Là haut sur

2 Les atmosphères de la démocratie

le dôme étincelant, Saint Georges dresse sa lance aiguisée: « Donc c'est la guerre? » A moins que...
Trois jours, ils ont trois jours pour décider. Le bras de St Georges s'est levé.

3 Les atmosphères de la démocratie

PERSONNAGES

Philippe Descola, *anthropologue*

François Jullien, *philosophe*

Gilles Kepel, *islamiste*

Derrick de Kerckhove, *sociologue*

Pasquale Gagliardi, *l'hôte*

Bruno Latour, *sociologue*

Giovanni Levi, *historien*

Sebastiano Maffettone, *philosophe*

Peter Sloterdijk, *philosophe*

Angelo Scola, *Patriarche de Venise*

Isabelle Stengers, *philosophe*

Adam Zagajewski, *poète*

Le public qui assiste au dialogue en silence

Des étudiants contestateurs venus de Belgique et de France

Des Carabiniers

4 Les atmosphères de la démocratie

PREMIER JOUR

(L'action se déplace dans le réfectoire palladien de l'ancien monastère bénédictin. Au centre, une grande table ronde autour de laquelle sont réunis tous les participants au dialogue. Des chaises ont été disposées tout autour de la pièce pour accueillir le public qui pourra assister aux débats sans intervenir. Le Secrétaire Général de la Fondation Cini, l'institution qui a organisé et accueilli le Dialogue, prend la parole en premier.)

PASQUALE GAGLIARDI

[Justice et démocratie dans le monde globalisé] L'idée de consacrer ce 'dialogue' à l'analyse de l'ensemble des conditions (ce que nous définirons ensuite par « l'écologie » ou « l'atmosphère ») qui rendent vivables les formes institutionnelles de la démocratie, naît de la lecture inopinée d'un article "Le monde de l'injustice globale", publié par un quotidien national italien en février 2002. L'auteur de l'article débutait par le récit d'un épisode de la vie paysanne survenu dans les environs de Florence, plus de 400 ans auparavant.

"Les habitants du village étaient chez eux ou étaient en train de travailler dans les champs, chacun d'eux vacant à ses occupations, lorsque, soudainement, on entendit sonner le glas à la cloche de l'église. Quelques instants plus tard, on ouvrit la porte et un paysan apparut : « Le sonneur de cloches n'est pas là, c'est moi qui ai sonné la cloche. J'ai sonné le glas de la Justice, parce que la Justice est morte ».

Le paysan avait été progressivement spolié de ses terres par le seigneur, personnage cupide de la région. Ses protestations et ses prières n'ayant pas été considérées, le paysan fit appel finalement aux autorités ; désespéré, il avait décidé d'annoncer au monde entier (le village était son monde) la mort de la justice. Et l'auteur poursuit :

"Je ne sais pas ce qui s'est passé ensuite. C'est bien vrai que l'histoire ne nous livre jamais tout... Je suppose que ce fut la seule fois où, dans quelque endroit du monde, une cloche pleurait la mort de la Justice. On n'entendit plus le battement funèbre de ce village près de Florence, mais la Justice continua et continue encore à disparaître jour après jour... »

L'auteur passe ainsi en revue les maux et les injustices de notre planète, mais aussi les conséquences, selon lui, catastrophiques de la globalisation malgré la diffusion croissante de la « démocratie », dont il dénonce l'incapacité toujours plus flagrante à garantir la liberté et le droit. Il se demande donc :

"Que faire ? On discute de tout dans ce monde, de la littérature à l'écologie, de l'éloignement des galaxies à l'effet de serre, du traitement des déchets à celui des emballages. Pourtant, on ne traite pas du système démocratique. Comme s'il s'agissait de quelque chose d'acquis une fois pour toutes, inaltérable depuis des siècles et des siècles. Aussi, si je ne me trompe pas, si je suis encore capable d'additionner deux et deux, eh bien, je dis que parmi tant de discussions à l'évidence utiles et indispensables, il est urgent de promouvoir, avant qu'il ne soit trop tard, un débat mondial sur la démocratie et sur les raisons de sa décadence ; ou sur l'intervention des citoyens dans la vie politique et sociale ; ou sur les rapports entre les états et le pouvoir économique et financier mondial, sur ce qui renforce ou qui vient à l'encontre de la démocratie ; enfin, sur le droit au bonheur et à une existence digne de soi, tout comme sur les misères et les espoirs de l'humanité... Il n'y a pas de pire erreur que celle de plaindre qui se ment à lui-même. Cependant, c'est ainsi que nous vivons. Je n'ai rien d'autre à ajouter, sinon un dernier mot afin de vous demander une minute de silence. Le paysan de Florence est tout récemment remonté sur le campanile de l'église : la cloche est sur le point de sonner. Écoutons-là, je vous en prie. » L'auteur était José Saramago, prix Nobel pour la littérature.

5 Les atmosphères de la démocratie

[**Tout a été déjà dit ?**] Cet article m'avait touché mais l'affirmation concernant l'absence de débat sur la crise de la démocratie me paraissait contredite par les articles que la presse consacrait, et consacre, quotidiennement au problème. De même, la quantité de livres produits sans trêve durant ces dernières années sur le futur, la crise, le déclin, les perspectives de la démocratie, démentait cette idée. La question m'apparut alors plus claire après avoir discuté avec un célèbre politologue italien de l'éventualité d'organiser à *San Giorgio* un séminaire sur ce thème. Sa réponse ne pouvait s'accompagner que d'une réplique : « Il n'y en a pas besoin, tout ce qu'il y avait à dire, a déjà été dit ». Je compris que Saramago se faisait l'écho d'une idée commune concernant l'inutilité et l'impropriété du débat en cours entre les spécialistes des architectures institutionnelles, qui se sont surtout intéressés aux lois, aux constitutions, aux mécanismes électoraux, en un mot aux 'procédures'. Nous devons donc trouver une nouvelle approche pour affronter le problème. Deux conditions ne pouvaient être mises de côté :

[**Traiter le thème d'une façon nouvelle**] Le thème devait être traité de façon *interdisciplinaire* — impliquant chercheurs de différentes formations et cultures — et de manière *holistique*, comme l'analyse de l'ensemble des conditions qui rendent vivables les formes institutionnelles de la démocratie (ce que nous avons ensuite défini comme « l'écologie » ou « l'atmosphère », si bien représentée dans la fresque de Lorenzetti dont a parlé le Patriarche dans son allocution, et dans laquelle le bon et le mauvais gouvernement influencent, tout en étant eux-mêmes influencés, chaque élément du paysage social). Les savants impliqués ne devaient pas présenter un cours magistral ou un nouvel essai, préparé à l'avance pour un public acquis et admiratif. On devait en revanche leur demander de venir ici pour se rencontrer, échanger de mots et des regards, converser, accepter le risque de ne pas savoir quel sera l'issue de ces rencontres. Pour cela, nous avons donné dès l'origine ce nom de « Dialogues » au projet.

[La métaphore de l'atmosphère] La métaphore de l'atmosphère suggérée d'ailleurs par les travaux de Peter Sloterdijk a orienté l'organisation de notre agenda provisoire et les questions à débattre que nous avons formulé en ces termes : Quels éléments composent « l'atmosphère » qui permettraient au bon gouvernement de devenir une « forme de vie » ? La liberté est-elle un facteur « chimique » essentiel de cette atmosphère ? Est-ce une condition ou le fruit de l'exercice du bon gouvernement ? La démocratie est-elle l'unique système en mesure de conserver cette atmosphère et, quand il est nécessaire, de la recréer ? Plus encore : quels sont les éléments qui la polluent ? Dans quelle mesure les grandes transformations des systèmes de communication et de relation générés par le développement de la technologie rendent-elles cette atmosphère plus salubre ou moins propice à la liberté ? Comment limiter la dégradation inhérente à l'indifférence, au populisme, à la technocratie, à la globalisation ?

La métaphore de l'atmosphère ne nous a pas seulement suggéré le contenu du séminaire mais elle nous a guidé dans la définition de sa forme, nous aidant à décider des détails les plus infimes. Du point de vue méthodologique, notre objectif consistait désormais à activer un contexte en mesure (en reprenant l'expression qu'Isabelle Stengers¹ utilise pour décrire le pouvoir de la magie) de « transformer les relations que chaque protagoniste entretient avec son savoir, ses espoirs, ses craintes, ses souvenirs, et permettre à l'ensemble de faire émerger ce que chacun, séparément, aurait été incapable de produire ». Ce contexte hétérogène a été construit graduellement ; chaque ingrédient a été ajouté avec l'anxiété de l'alchimiste, conscient qu'une simple composante peut altérer de manière irréversible les résultats de l'expérience. Constitué des lettres échangées, des textes qui ont circulé auparavant, de tout ce que chacun sait ou imagine savoir de l'autre, le contexte s'est nourri aussi de l'architecture de ce lieu, de cette lumière, du ton de ma voix, de vos regards, des émotions que le public ici présent ressent et nous transmet tacitement. Ce que nous affrontons se révèle donc être une expérience, avec tous les risques et les surprises potentielles que cela suppose.

Mon rôle et mes responsabilités concernent la mise au point des conditions de l'expérience ne s'arrêtent pas ici : ,comme tout alchimiste qui se respecte, je veillerai à la température des débats en espérant que je n'aurai pas besoin, comme l'apprenti sorcier de réapparâtre pour réparer les dégâts...

..

6 Les atmosphères de la démocratie

PREMIÈRE SESSION

(Chargé de présider les séances de la première journée, Bruno Latour prend la parole)

BRUNO LATOUR

[**Qui sommes nous et d’où nous venons**] Nous allons commencer par un premier tour de table très bref. Mon nom est Bruno Latour, je suis professeur à Paris, philosophe et sociologue, et je m’intéresse particulièrement au thème de ce dialogue à cause d’une exposition que nous organisons avec Peter Weibel et qui s’appelle «rendre les choses publiques», ; cette exposition porte sur le « chargement » en matérialité de l’idée de démocratie, c’est pourquoi je suis particulièrement intéressé d’entendre mes collègues et de discuter avec eux sur ces affaires.

PHILIPPE DESCOLA

Je suis Philippe Descola. Je suis anthropologue et j’enseigne au Collège de France et à l’École des Hautes Études en Sciences Sociales à Paris. Comme certains anthropologues, je suis passé au fil du temps du plus particulier au plus général. Le plus particulier, c’est l’étude que j’ai menée des rapports que noue une société d’Amazonie avec son environnement ; le plus général, c’est la manière dont se construisent des ontologies et des cosmologies diversifiées dans différentes régions de la planète, et les effets de cette construction sur les formes que prend l’agrégation des existants dans des collectifs qui réunissent ou excluent certains types d’humains et certains types de non-humains. De ce point de vue, la question de l’écologie du bon gouvernement que nous nous posons dans cette table ronde m’apparaît comme quelque chose qui est très spécifique à une certaine époque et à une certaine région du monde et c’est peut-être à une mise en perspective de cette question que je voudrais contribuer par ma présence.

ISABELLE STENGERS

Isabelle Stengers, je suis philosophe, j’enseigne à l’université de Bruxelles. Mon point de départ a été ce que l’on peut appeler la philosophie des sciences et même peut-être de la physique et ma ligne de fuite vers une question politique a été le contraste entre la manière dont les scientifiques travaillent ensemble et la représentation publique qu’ils donnent à eux-mêmes de la science et de l’autorité des sciences. J’ai fait le pari que si le mensonge de la représentation publique devait être levé, il fallait aussi décrire la manière dont les scientifiques travaillent, ce que j’ai appelé leur pratique, sur un mode qui résiste à toute réduction sociologique. Pour commencer à faire de la politique, la pluralisation des pratiques dans leur singularité pourrait être que la voie la plus intéressante.

7 Les atmosphères de la démocratie

PETER SLOTERDIJK

Je suis Peter Sloterdijk, je suis écrivain et philosophe et, hélas, aussi professeur de philosophie. J'ai travaillé comme auteur libre à partir des années 80 jusqu'au moment où Heinrich Klots de Karlsruhe m'a fait une proposition, que je n'ai pas pu refuser, d'accepter une chaire de philosophie dans une école des beaux-arts de type original. C'était tout à fait irrésistible et on m'a élu recteur de cette école.

Je viens de terminer un ouvrage d'une certaine ampleur, d'une certaine arrogance même, parce que c'est très arrogant d'écrire un livre de 2.500 pages, mais j'ai assumé cette arrogance pour développer une idée dont j'étais convaincu que ça vaut la peine de l'écrire : écrire la vie, les formes de vie à partir d'une nouvelle phénoménologie de l'espace. Le premier volume est consacré à ce que j'ai appelé les « Bulles », c'est une métaphore pour décrire des entités dyadiques. Le deuxième volume est dédié à l'étude des « Globe » et surtout de cette étrange idée, qui est, pour ainsi dire, le secret de l'espace métaphysique, qu'il n'y a qu'une seule sphère, ce que j'appelle le « monosphérisme ». Le monosphérisme est la grande tentation de l'esprit métaphysique, la volonté d'unifier tout dans un grand tout, les sphères globalisantes et c'est pour ça que ce volume s'appelle « Globe ». Enfin, pour arriver à la modernité et à notre expérience vécue, j'ai ajouté un volume qui s'appelle « Écumes ». J'y ai fait un effort pour décrire des multiplicités, j'ai évité de parler de réseaux, j'ai essayé de remplacer ou de défier le concept de réseaux par le concept d'écumes pour rappeler le fait que dans les réseaux on n'a que des intersections maigres, c'est-à-dire sans volume. J'ai voulu réintroduire les volumes dans les réseaux, j'ai préféré utiliser le concept d'écumes pour défier l'attitude anorexique des amateurs de réseaux.

FRANCOIS JULLIEN

Je suis François Jullien. Je suis philosophe, donc je viens de la Grèce, mais j'ai fait le choix de passer par la Chine. Mon itinéraire est simple : un détour par la Chine — un détour qui n'en finit pas, mais qui est suivi d'un retour : retour sur la philosophie. Mon travail consiste, à la fois, à éprouver ce que peut être un dépaysement de la pensée, quand on décolle de la terre européenne, de la terre de la philosophie (la Grèce) ; ce qui implique d'abord de décoller de la langue indo-européenne. Puis, par retour, il s'agit de revenir sur la pensée européenne pour l'interroger sur son impensé à partir du dehors chinois : en faisant jouer ce que Foucault appelait l'« hétérotopie » de la Chine ; il s'agit par là de sonder l'impensé de notre pensée.

Cette hétérotopie de la Chine est à distinguer de l'utopie (souvenez-vous de Foucault : les utopies rassurent, les hétérotopies inquiètent). Car la Chine offre une extériorité non seulement de la langue mais aussi de l'histoire. C'est à partir de cette extériorité que je me propose d'interroger ce que la pensée européenne tend à véhiculer comme de l'évidence et que, par la même, elle n'interroge pas — ne pense pas à interroger.

8 Les atmosphères de la démocratie

ADAM ZAGAJEWSKI

I hesitate between languages — I think I will speak in English — it's a language nobody speaks in these days — my name is Adam Zagajewski. I am not a scholar, I'm a poet. I come from Poland, I live in Krakow, and I teach in Texas, so I live between at least two countries, two cities. I used to live in Paris for almost 20 years as well. I write essays on poetry — my main thing is writing poems. And I'm coming from a different world. I have never participated to a conference with so many nations around. We poets, we have a different universe, which is maybe marginal — we think it's central, while everybody thinks it's marginal. You think your universe is central, I'm sure. So, I will be a dissident of this conference, I'm afraid. I'll try to understand, you'll try to learn, because as I said, my main passion is invested in writing poems, and in trying to convey as much as possible in poems. I come from a country where poetry has played a very essential, central role in the past 60 years or so, with poets like Milosz who died several weeks ago, and who himself made out of poetry a very important voice, not like in France, where poetry is completely marginal, somehow thwarted by modernity. I'm not saying which one is better, of course, it's just the role, the place of poetry. So, if there's anything I can contribute to here, that is the feeling that poetry still can play a role, and not only in countries like Poland. But probably my role here will be consisting mostly in learning, and trying to understand what you are saying.

GIOVANNI LEVI

Giovanni Levi, de Venise, je suis historien. Dans mon travail j'essaie de mettre en discussion l'unité et l'uniformité de la tradition politique occidentale et j'essaie de montrer comment la tradition catholique et la tradition protestante sont différentes. Mais ma spécialité est, en réalité, d'essayer de montrer comment, à travers l'étude des situations de micro histoire, on peut comprendre des choses générales que le point de vue général ne permet pas de comprendre.

GILLES KEPEL

Je m'appelle Gilles Kepel, je suis professeur à Sciences Politique à Paris et, depuis 25 ans, je travaille sur quelque chose qui est une *contradictio in objecto*, c'est-à-dire l'Islam politique contemporain. En effet, dans la doctrine islamique il n'y a pas de politique autonome mais pourtant nous en constatons quotidiennement les manifestations ne serait-ce que parce que chacun dénie à l'autre de faire de la politique au nom de l'Islam et s'en réclame soi-même.

Dans ce colloque, ce qui m'a attiré, outre l'île de San Giorgio chère à mon cœur et à mon mentor, le Cardinal Bessarion, c'est que, me semble-t-il, nous pouvions, à l'instar de François Jullien évoquant le détour par une culture basée sur des fondements qui se veulent différents — la chinoise — revenir sur des dimensions latentes de ce que nous croyons connaître comme étant notre culture manifeste.

La manière dont s'est constitué le corpus intellectuel de la culture politique, de la culture civique du monde musulman est intéressante pour le débat sur le bon ou le mauvais gouvernement .

9 Les atmosphères de la démocratie

Aujourd'hui, c'est un truisme que le monde de l'Islam soit le siège du mauvais gouvernement, ce pourquoi le bon gouvernement américain l'aurait envahi à bon droit. Mais aussi notre société européenne — symbolisée par Venise, commerçante de toujours avec l'orient —, aujourd'hui, et surtout dans son sud, est très largement interpénétrée par le flux migratoire, par l'échange des informations à travers les télévisions satellitaires avec l'univers musulman, selon un donné que nous ne savons pas encore très bien déchiffrer. Ce double « biais » peut permettre à ma spécialité de contribuer, j'espère, à ce dialogue.

SEBASTIANO MAFFETTONE

Je suis philosophe et je vous prie de bien vouloir m'excuser si ces jours-ci je suis mon inclination à discuter souvent par le côté le plus abstrait de notre sujet. J'enseigne la philosophie politique à l'université LUISS à Rome. Mes principaux intérêts théoriques sont tournés vers ce que j'ai l'habitude d'appeler « l'éthique publique », qui est en fait un ensemble de théorie politique libérale et d'éthique appliquée, le tout, je l'espère, proposé sous une forme originale. Ces dernières années, j'ai aussi été coordinateur d'un centre international de recherches sur les Droits de l'Homme, et mon intention générale était de pousser la philosophie politique italienne, et je dirais d'une manière plus ambitieuse, la philosophie politique en générale, à se déplacer d'une structure de base vers une autre structure de base. Par structure de base, j'entends l'État dans le premier cas et la communauté mondiale dans le second. C'est pourquoi j'étais particulièrement intéressé par l'opportunité de venir ici dialoguer avec d'autres chercheurs sur de tels sujets.



[insérer image]

BRUNO LATOUR

[Invocation à Saint Georges manchot] J'ai la tâche d'introduire le problème de la journée en quelques minutes et je voulais commencer, pas vraiment par une prière, mais plutôt par une invocation. Oui, je voulais invoquer ce Saint Georges qui est au-dessus de l'église près de laquelle nous nous réunissons et qui a été frappé par la foudre. Je trouve très bouleversant que le saint qui a servi de symbole à beaucoup d'extermination et de guerres, en particulier d'emblème dans la lutte contre l'Islam, ait été frappé par la foudre de sorte que son bras s'est trouvé arraché : il y a toujours le dragon à ses pieds mais voilà il ne peut plus le frapper ! Je trouve que c'est un assez bon symbole de la question qui nous est posée : comment ne pas se tromper de dragon ; comment suspendre le bras qui aurait pu le frapper ?

La raison de cette invocation, ou prière, c'est de nous intéresser aux façons de remplir de choses la politique et c'est pour moi ce qui m'a intéressé dans cette conférence dont l'idée nous est venue, tout simplement, de l'impression donnée à Sienne par la célèbre fresque de Lorenzetti ; les emblèmes de ces fresques ont été beaucoup discutés, en particulier par Quentin Skinner et par beaucoup d'autres éminents chercheurs, mais ce qui est très frappant, c'est qu'elle est remplie d'objets, de choses : l'urbanisme, le commerce, le paysage. Par conséquent le bon et le mauvais gouvernement c'est aussi un paysage dévasté du côté du mauvais et magnifique du côté du bon ; un urbanisme dévasté du côté du mauvais et magnifique du côté du bon, et ainsi de suite.

[Redonner un objet à la politique] Et donc, il y a quelque chose dans cette fresque qui parle du symbole du bon gouvernement mais qui parle aussi de ce que, très inspirés à la fois par les livres de François Jullien et de Peter Sloterdijk, nous avons appelé « atmosphère », pour désigner quelque chose qui est entre l'intersubjectivité et l'interobjectivité, quelque chose qui demande à la politique : « Est-ce qu'il ne faut pas que vous soyez rempli de choses mais ces choses ont pour caractéristique d'être les enjeux de conflits ». Non pas une politique détachée du cosmos mais une politique qui soit, comme l'avait proposée Isabelle Stengers dans une série de livres, une « cosmopolitique ». Mais la question, je crois, qui nous est posée, c'est : quel genre de cosmos pour cette cosmopolitique ? Et comme vous l'avez entendu ici — puisque nous nous sommes présentés chacun comme périphériques, en particulier Adam Zagajewski —, l'idée est de ne pas simplifier la tâche de la cosmopolitique, d'essayer de ne pas la faire trop vite, c'est-à-dire, pour reprendre les termes du magnifique exposé du patriarche de Venise hier, de ne pas nous assembler trop vite dans une sphère qui serait une sphère du deuxième type, pour reprendre une expression de Peter, c'est-à-dire un Globe métaphysique dont la composition n'a plus à être reprise.

De façon rapide, nous nous trouvons tous, en quelque sorte, encerclés et assemblés, et pour compliquer cette sphère, comme vous l'avez vu, Pasquale et moi avons pensé qu'il fallait multiplier les difficultés pour rendre l'accord moins rapide. Pour donner deux repères, deux anti-métaphores qui sont dans les papiers que nous avons tous lus avant de venir, on peut dire que David Held pourrait représenter l'un des extrêmes. Certes David Held promeut la cosmopolitique mais c'est un cosmopolitique au fond obtenue d'assez bon marché puisqu'il considère que nous sommes tous des agents rationnels et qu'au fond il suffirait de nous assembler autour d'une table telle que celle-ci, dans ce cadre magnifique, pour résoudre tous les problèmes. Peter Sloterdijk avait proposé une seconde métaphore, plus ironique, de cette situation de paix trop rapide en proposant que les avions américains qui dominent l'Irak aient, dans leurs bagages, un parlement gonflable ! Ce parlement, en tombant de l'avion par un parachute, se serait déployé et, en quelque sorte, on aurait eu tout de suite un parlement installé dans lequel il aurait suffi que les différents participants irakiens s'installent pour que le consensus sortent aussitôt de cette enceinte gonflableⁱⁱ...

Pourquoi appeler cette réunion « atmosphère de la liberté » ? Je relisais l'autre jour Montesquieu et évidemment 'L'Esprit des Lois' est rempli de conditions atmosphériques sur la question de la politique, de la vertu et des différents types de régimes, comme vous le savez tous. On se moque toujours de sa théorie des climats, alors que c'est une prodigieuse enquête sur l'écologie de la liberté. Je lisais d'ailleurs aussi un livre qui est très intéressant pour nos propos, bien qu'il ne paraisse pas du niveau de Montesquieu, 'Guns, Germs and Steel. A Short History of Everybody for

11 Les atmosphères de la démocratie

the Last 13.000 Years, par Jarde Diamondⁱⁱⁱ. Ce livre est une histoire mondiale des conditions d'émergence de différentes nations et cultures du monde, écrit par un spécialiste des oiseaux, un spécialiste du développement et du déplacement et de la transformation des oiseaux, un très beau livre qui est une espèce de réinterprétation de la théorie des climats de Montesquieu. Enfin, c'est évidemment en référence à François Jullien et à *Sphère 3* de Peter Sloterdijk qu'il nous est apparu évident qu'il fallait utiliser la notion d'atmosphère pour capter cet intermédiaire entre interobjectivité et intersubjectivité. Il nous fallait un terme qui redonne de l'objet à la politique, qui repose la question de l'objet de la politique mais sans que ces objets soient la raison universelle qui s'avancerait en quelque sorte dans l'histoire et qui les unifierait. La question devient donc, comment recharger en choses, comment retrouver les questions classiques de l'écologie mais sans naturaliser en quelque sorte l'ensemble de la question.

[Comment ne pas se tromper de dragon] Je crois qu'on peut dire qu'il y a quatre détours pour éviter de simplifier la question que nous nous sommes donnée et que nous allons essayer dans ces trois jours d'utiliser à fond.

Le premier, c'est évidemment l'anthropologie : il s'agit de découvrir, en lisant Philippe Descola, que la volonté même de faire de la politique correspond à une toute petite décision, si on peut utiliser cette expression, d'un type seulement de cultures du monde. Nous verrons avec lui que toute une partie de ce qu'il appelle la sphère animiste a pour objet de ne pas faire de politique, « *no politics please* », de ne pas constituer d'assemblée politique. Voilà un premier puzzle anthropologique qui nous protège de l'idée que si nous nous mettons tous autour d'une table nous tomberions évidemment d'accord. **[Il y a d'autres traditions que celles de la communauté]** Au contraire, il existe d'innombrables cultures qui diraient, métaphoriquement ; « Je ne veux pas m'asseoir autour de votre table ; d'ailleurs je ne veux pas de table ronde, je ne veux pas de table du tout, j'ai horreur de faire communauté. » Il y a donc toute une autre tradition que celle de l'accord politique.

Le deuxième détour est évidemment le détour chinois et là nous nous préparons à un assez beau débat puisque du point de vue de Philippe Descola, les chinois de François Jullien sont au fond indistincts presque des Grecs. Il y a donc là un double détour ici qui va être intéressant, et j'espère vous titiller tous les deux au maximum. Les Grecs et les Chinois de Jullien appartiennent quand même à quelque chose qui, du point de vue de l'anthropologie générale comparée de Descola, à un certain type de relation entre les humains et les non-humains. Evidemment, les Chinois de François Jullien ont l'énorme avantage de ne pas considérer la politique comme des idées, comme des notions, comme du droit mais plutôt comme des atmosphères. Par conséquent le mot d'atmosphère, ici, c'est la protection contre l'idée d'une dissémination trop rapide de la notion de politique, disons, un repère pour être sûr de ne pas simplifier la question de l'accord.

[La protection par l'idiotie] Autre protection, c'est la cosmopolitique au sens d'Isabelle Stengers. D'ailleurs dans ses écrits elle met en avant la figure de l'idiot, la protection par l'idiotie, la certitude que nous ne pouvons pas unifier les idiots. L'idiot étant pris au sens du *Bartleby* de Melville, c'est-à-dire celui qui, comme les Indiens d'Amazonie de Descola, refuse de participer à la tolérance, à l'unité qui peut être obtenue de façon trop rapide. Et là, le mot atmosphère, protège cette fois-ci contre l'unification trop rapide, ce que Isabelle, dans le septième volume des cosmopolitiques désigne par un sous-titre qui peut paraître choquant mais qui nous protège bien : « Pour en finir avec la tolérance ». Elle rappelle ainsi le caractère intolérable, irrespirable d'un certain type de tolérance qui suppose l'accord trop vite et qui, en quelque sorte, noie sous la notion d'unité politique, l'idiotie.

Et l'irrespirable m'amène à la troisième protection, en quelque sorte, que nous nous sommes donnée, l'argument que fait Peter Sloterdijk en posant la question : « Qu'est-ce que c'est que l'irrespirable en politique ? ». On voit bien tout de suite que cela dépend de toute une série de conditions pratiques — surtout quand on est dans ces lieux vénérables eux mêmes fort respirable — , ce que Peter appelle « l'air conditionné ». **[L'air conditionné de la démocratie]** Quel est l'air conditionné de la démocratie ? Et cette question est bouleversante pour ceux qui sont habitués à Habermas, au rationalisme politique et à Kant. C'est que la sphère publique, pour Sloterdijk, est une sphère elle aussi, comme la sphère privée et donc dans la perspective tellement importante de Peter Sloterdijk on ne passe pas du privé au public, on passe d'un air conditionné, d'une condition atmosphérique à une autre condition atmosphérique, et le public a besoin de son équipement, de sa matérialité exactement autant que le privé. Là, le mot atmosphère prend un sens tout à fait pratique et

12 Les atmosphères de la démocratie

pas métaphorique : c'est l'entretien des conditions matérielles de la *respirabilité*. Comment est-ce que nous pouvons apprendre à respirer en politique?

[La poésie n'est pas périphérique dans cette affaire] Et c'est la quatrième protection contre une unité trop rapide qui est l'irrespirable. Je regrette que Rorty n'ait pu venir à cause de la maladie, car son texte^{iv}, très bouleversant, tragique même, parlait de l'irrespirable de la démocratie, d'une possibilité de fin, possibilité très tangible, mais très tragique de la fin de la démocratie américaine. (Mais comme il n'est pas là, on ne saura pas quelle est, sa difficulté, à lui, de respirer.). Je crois que ce sont les écrivains, les poètes en particulier, qui sont les spécialistes de la qualification de l'irrespirable, capables d'un mot, d'une phrase, d'une tonalité, de faire basculer le respirable et l'irrespirable. C'est pourquoi Adam n'est pas du tout périphérique, comme il le croit, dans cette affaire, au contraire,.

Voici donc les quatre protections que nous avons mis en place afin de ne pas simplifier trop vite le problème de la respiration politique en commun. Afin de recharger l'assemblée sans en simplifier la convocation, nous avons, pour les journées qui viennent, je crois deux épreuves.

La première, Gilles Kepel en parlera demain, c'est la grande épreuve à laquelle tout le monde pense à la fois pour des raisons tragiques, pratiques, et à cause de la presse, dans tous les sens du terme, presse que nous connaissons tous, c'est cette épreuve qui consiste à ne pas se tromper de dragon. Ce bras foudroyé de Saint Georges doit nous servir de protection en quelque sorte. Je trouve d'ailleurs que Saint Georges est un meilleur patron protecteur depuis qu'il a le bras arraché par la foudre ! Il nous protège contre le danger de frapper le mauvais dragon, de frapper trop vite. Et, comme nous le savons tous, nous ne savons pas à quel dragon nous vouer... non à quel saint nous vouer... On ne sait plus trop, dans les invocations continuelles de la lutte contre le mal, contre « l'Empire du mal » on ne sait pas si on se trompe de choc, de coup. Nous avons évidemment devant nous cette grande question, cette grande épreuve de l'Islam avec les textes que nous connaissons tous de Gilles Kepel qui sont tellement importants pour nos travaux. C'est-à-dire, est-ce que nous sommes dans une période de modernisation finalement ? Est-ce qu'il s'agit à nouveau pour l'Islam d'une sorte de situation de Réforme « à la Cromwell » ou est-ce que nous sommes, au contraire, face à des dragons qu'il faut effectivement combattre ?

La deuxième épreuve est représentée par les nouvelles technologies : est-ce que les nouvelles technologies de réseaux, ces « réseaux anémiques » dont parlait Peter tout à l'heure, est-ce que ces réseaux sont un autre « air conditionné », une autre matérialité pour la démocratie ou une nouvelle illusion sur ses conditions d'exercice ? Nous en parlerons vendredi.

Aujourd'hui, la question est celle du global. Vous voyez l'enjeu : comment refaire du globe mais qui ne soit pas bon marché ? Comment ne pas simplifier la tâche d'assembler ? Je reprends l'argument que faisait Peter Sloterdijk dans *Sphère 2* ; le paradoxe auquel nous sommes confrontés aujourd'hui, c'est que autrefois, alors que la globalisation était finalement peu avancée, nous avions le globe c'est-à-dire nous étions capables de replacer tous les événements à l'intérieur d'un globe qui était la raison, l'avance de la raison universelle. Le paradoxe, on le voit quand on visite le palais des Doges juste en face de cette île, quand on visite la bibliothèque ici, ce globe représenté évidemment par le globe géographique couvrait au fond mentalement toutes les positions possible. On pourrait se comporter en fonction du globe comme le Patriarche de Venise hier, c'est-à-dire que nous savons déjà d'avance la place de tous et nous savons à quelle place nous devons tous nous asseoir. Autrement dit, le globe existait alors que la globalisation avait peu commencé. Et le paradoxe que signale Peter, c'est que, maintenant, nous avons la globalisation pour de vrai mais il n'y a plus de globe, seulement des écumes. Voilà notre problème : ces pensées de la globalité et de l'universalité ont été d'une utilité formidable à un moment où les réseaux commerciaux et techniques étaient encore très petits finalement, si nous les comparons à ceux de maintenant. Aujourd'hui, nous avons effectivement des réseaux que nous couvrons du mot de global alors que aucun mot n'est moins adapté à la situation actuelle que le mot de globalisation puisque justement il n'y a pas de globe, pas de sphère, en tous cas pas de cette grande sphère métaphysique qui nous mettait tous d'accord d'avance. La difficulté va être pour nous aujourd'hui de redéfinir ce globe qui n'en est plus un.

['Je vous supplie mes frères, pensez que vous pouvez avoir tort'] Je finirai cette introduction en rappelant cette phrase de Cromwell que Whitehead aimait citer. Quand Cromwell emmène sa bande d'iconoclastes ravager des églises aussi remplies de trésors que celle de San Giorgio, il s'écrie, dit-on : « Je vous supplie mes frères par les entrailles du Christ, pensez que vous

13 Les atmosphères de la démocratie

pouvez avoir tort ». Et, de nouveau, je pense que cette phrase adressée au San Giorgio manchot serait assez bien entendue : on ne peut plus respirer librement l'air de la démocratie dans la situation actuelle et néanmoins nous sommes dans ce lieu admirable. Cette sorte « d'État indépendant de San Giorgio », comme se plaît à le rappeler notre hôte, il est important pour nous de le transformer en état d'esprit indépendant aussi: ce n'est pas un mauvais lieu pour se proposer la tâche assez étrange d'assembler mais sans rassembler, c'est-à-dire d'assembler mais pas sous la forme bon marché de l'universalité trop rapidement acquise. Posons nous la question : « Que peut vouloir dire constituer cette atmosphère de la liberté sans considérer que nous savons évidemment d'avance la place où doivent s'asseoir les réducteurs de têtes amazoniens, les sages chinois, les savants chimistes, les *ayatollahs* etc, comme si nous savions d'avance à quoi devait ressembler le parlement global ».

GILLES KEPEL

Bruno, tu as énoncé un certain nombre de thèmes qu'on va retrouver pendant ces trois jours. Je me demande si, si tant est que certains des thèmes que tu as énoncés peuvent résonner pour certains d'entre nous, si on ne devrait pas planter une première banderille.

[Violence, démocratie et bon gouvernement] Trois points, très brièvement, je voudrais accrocher la métaphore du parlement gonflable lancé sur l'Irak. Le principe de parachuter la démocratie en Irak s'est inscrit dans une réflexion politique américaine qu'on a l'habitude de désigner par la prévalence de ce qu'on appelle le courant néo-conservateur : pour ce qui nous occupe aujourd'hui, son intérêt provient de ce qu'il se réclame d'une double filiation, celle de Leo Strauss et par ailleurs, de manière peut être plus importante, d'une réflexion militaire. Il y a dans la manière dont a été mis en œuvre le processus d'accouchement, raté pour l'instant, d'une démocratie en Irak, le sentiment que la guerre conduite de manière intelligente et efficace, c'est-à-dire la guerre utilisant les armes qui visaient seulement les infrastructures politiques de l'ennemi et qui laisserait, à l'inverse du bombardement de Dresde, intacte la société, se traduirait par l'accouchement, la survenue de la société civile spontanément démocratique. Et ça, c'est quelque chose qui, me semble-t-il, participe d'une réflexion sur ce bon gouvernement mis en œuvre quels que soient les sentiments d'un peuple abruti et livré à la superstition, qu'elle vienne de l'église, de la magie et autres. C'est à la racine de la réflexion straussienne qui considère que le XX^e siècle a été marqué par le Léninisme et le Nazisme, l'un et l'autre plébiscités par les populations aliénées ; donc il est nécessaire parfois de mentir au peuple pour son bien et l'articulation entre le militaire et le politique américain pensée par des gens comme Albert Wohlstetter et son disciple Paul Wolfowitz, mise en œuvre en Irak, s'inscrit dans cette logique. Il y a toute une tradition derrière, platonicienne, mais déjà réincarnée lors de la renaissance italienne sur cette côte adriatique, un peu plus au sud: le condottiere par excellence, l'horreur dans la brutalité qu'incarne Sigismond Malatesta, par exemple, est en même temps l'homme qui va enlever, dans le Péloponnèse, à Mistra, les cendres de Gémisthe Pléthon^v et qui les fait murer dans le temple Malatesta à Rimini. L'aboutissement de la force militaire serait l'humanisme représenté par Pléthon — le premier inspirateur de Bessarion. Simultanément on observe cette logique de la chose militaire qui nous semble le contraire absolu de la démocratie, la brutalité et violence du despote et on perçoit cela est l'accouchement nécessaire, aux forceps, du bon gouvernement. C'est une réflexion à laquelle nous ne devons pas échapper aujourd'hui, la manière dont se déroule le rapport de l'Amérique au monde après la disparition de l'autre super-puissance, les modes de son agir, par exemple en Irak nous ramènent vers l'histoire de l'Italie en particulier, et cela me semble-t-il peut nous aider.

Deux points beaucoup plus brefs maintenant, tu as parlé de la liberté, il me semble qu'il faut être attentif au fait que dans la culture doctrinale de l'Islam, il n'y a pas de valorisation de la liberté. Notion négative, la liberté détourne de l'ordre tel qu'il est voulu par la volonté divine et tel que le bon gouvernement, justement, doit s'efforcer de le mettre en place, grâce à l'intermédiation du

14 Les atmosphères de la démocratie

religieux — j'y reviendrai demain ; il faut qu'on fasse attention, la notion de liberté n'est pas universelle, elle est affectée d'un coefficient négatif dans la culture musulmane doctrinale.

[Qui est elle la princesse à sauver ?] Troisième point, à propos de San Georges. J'ai l'impression qu'il y a trois termes. Tu as parlé de Saint George et du dragon, mais Saint George n'est pas un acteur, si j'ose dire, en soi et pour soi. Il y a la princesse de Trébizonde, et c'est là l'objet de la lutte contre le dragon. Ce n'est pas simplement Saint George et le dragon, il y a quelqu'un à sauver, qui est en péril et c'est sans doute la nature de ce péril, l'identification de la princesse et de ce qu'elle symbolise — souvenir de la légende du Minotaure, rappel de la fragilité de Trébizonde, dernière portion de l'empire romain d'Orient à tomber aux mains des Ottomans et de l'islam, ville natale de Bessarion — qui devrait être un thème de méditation pour nous durant ces 3 jours.

BRUNO LATOUR

(S'adressant à François Jullien)

François, est-ce que tu veux rebondir sur l'introduction ?

FRANÇOIS JULLIEN

[La liberté n'est pas toujours pensé...] La difficulté que j'avais éprouvée en découvrant l'intitulé de la rencontre, c'est comment mettre en regard « atmosphère » et « liberté ». Dans la vision que j'en ai, mais peut-être de façon simpliste, les deux termes s'opposent, voire ils se contredisent. Car il me semble que, pour qu'il y ait de la liberté, il faut de l'institution ; en tout cas c'est ce qui me semble être la condition de l'avènement de la liberté dans le monde européen. Là, je rejoins tout à fait ce que Gilles Kepel vient de dire, mais avec peut-être une complication de plus, qui est que, si j'entends bien, dans le monde musulman, la liberté est certes marquée négativement, mais néanmoins elle est pensée. Alors que le cas chinois est *hors cadre* à cet égard, telle est bien l'« hétérotopie » : la Chine a bien pensé le pouvoir, mais elle n'a point pensé la liberté. Elle n'a point connu d'abord, comme en Grèce, des guerres d'indépendance face à l'adversaire du dehors (la Perse des Grecs), ni n'a développé d'institutions démocratiques au-dedans — elle n'a pas conçu la Cité. Plus précisément, elle n'a pas conçu l'agora, l'affrontement des discours, « discours contre discours » (*logoi antikatateinantes*) ; c'est pourquoi il me paraît difficile de dissocier la « liberté » d'une *forme* d'organisation politique.

La question que je me pose est donc très simple, mais elle est massive, et même peut-être étonnamment simple (étonnamment massive) : la notion de liberté est-elle aussi universelle qu'on le prétend aujourd'hui en Occident, en revendiquant le modèle de la démocratie. On découvre en Chine une autre pensée politique qui est passée à côté de la Liberté. Je ne veux pas dire bien sûr que l'Europe ait à abandonner cet héritage qui est le sien, mais il me paraît qu'elle peut le réenvisager à partir de l'écart chinois.

ISABELLE STENGERS

[...ni une idée allant de soi] Je voulais encore un peu plus compliquer ce terme de liberté en prenant un micro-sphère qui a de l'importance pour l'atmosphère de la liberté, puisqu'il s'agit du travail des *experimentateurs*. La réussite de ce travail a été associée à l'idée que nous sommes peut-être libres, mais dans un monde soumis à des lois, chose assez bizarre d'ailleurs parce que cette réussite elle-même suppose et requiert une forme de liberté tout à fait particulière. Une communauté scientifique est une communauté qui réunit des individus dont le souci principal pourrait être décrit comme celui de perdre leur liberté, de pouvoir conclure que ce à quoi ils s'adressent les a mis d'accord, leur a imposé une manière de décrire et de conclure. Ce qui présuppose bien sûr la liberté d'objecter, de mettre à l'épreuve, mais cette liberté a pour visée une réussite qui définit la liberté d'interprétation comme un scepticisme arbitraire. La possibilité d'interpréter librement est à la fois ce que présuppose le travail de la communauté et ce qu'elle définit comme ce qu'il s'agit d'éliminer. Dans ce cas de figure, la liberté n'est pas une idée allant de soi, mais elle a un rôle extraordinairement construit dans une situation dont l'enjeu est la production par les scientifiques de ce qui s'imposera à eux.

BRUNO LATOUR

Il va falloir que nous abordions la question des sciences : de l'épistémologie politique dans les sphères qui sont les nôtres. Cela va compliquer les choses considérablement mais on va les compliquer encore plus en écoutant Peter qui a demandé la parole.

PETER SLOTERDIJK

[Une invention de la modernité] Juste une petite annotation en bas de page de ce que les autres orateurs viennent de déclarer. Ce n'est pas la peine de faire le détour par le monde musulman ou par le monde chinois pour découvrir que le concept de liberté est une invention de la modernité. Même les Grecs, dont on se réclame aussi souvent, n'ont pas vraiment connu ce concept de la liberté. La notion de l'*eleutheria* qui a été utilisée par eux pour parler de ce que nous appelons liberté désignait quelque chose de tout à fait différent. C'était essentiellement un terme qui couvrait ou défendait quelque chose que nous appellerons, si je peux dire, le « je m'en foutisme » c'est-à-dire, positivement parlant, le droit de vivre comme on veut, comme on en a l'habitude. Comme les ancêtres et la notion de l'*eleutheria*, si on le traduisait dans les termes modernes nous imposerait la tâche de créer un néologisme qui aurait un peu la tonalité suivante, c'est le droit de l'inter-ignorance, le droit de s'ignorer de façon réciproque à l'inter-indifférence ou de ne pas devoir interagir si on ne veut pas. Il y a ainsi une sorte d'inter-idiotie. C'est même pas l'idiot au singulier, contrairement à ce que suggère l'étymologie : pour arriver à la liberté grecque, il faut pluraliser les idioties... [Une assemblée d'idiots ?]

GIOVANNI LEVI

En tant qu'historien, je pense que c'est toujours très dangereux de parler en général. Je pense que le vrai problème ce n'est pas de voir le rapport entre l'occident et l'islam ; le vrai problème c'est de voir combien de choses que nous ne comprenions pas auparavant sur l'Occident, nous pouvons les comprendre en étudiant l'islam ou des sociétés différentes de la nôtre.

Qu'est-ce qu'était le Bon Gouvernement pour Lorenzetti ? C'était le gouvernement spécifique d'une société hiérarchique mais équitable, une société avec une pluralité de justices et donc de libertés. Quand on parle de justice au quatorzième siècle, on parle de justice distributive : chacun son rôle, chacun son statut, et donc à chacun sa justice spécifique. C'est de cette image que le catholicisme a hérité. **[Une pluralité de justices et donc de libertés...]**

La liberté comme la justice : le patriarche hier a parlé de l'image de la justice du pape, mais dans la tradition catholique, il y a une tradition de justice hiérarchisée où l'équité est de donner à chacun selon son statut social, chacun ayant le devoir de respecter la condition des autres et chacun ayant droit à sa propre justice.

En général je pense que pour comprendre notre société d'une façon non éthnocentrique, le mieux c'est de penser qu'on peut avoir tort et qu'il faut comprendre l'Amazonie, la Chine ou l'Islam pour comprendre l'Occident sans imaginer que les idées des penseurs politiques soient identiques aux idées du sens commun. Comprendre pourquoi en Italie nous avons Berlusconi comme chef du gouvernement, par exemple ; c'est, on peut dire paradoxalement, un mystère anthropologique et historique qu'on peut chercher à comprendre à travers un dépaysement par rapport aux lectures simplistes de la science politique ; quand on aura compris ça, on pourra comprendre les autres ou mieux chercher à les comprendre, certainement avec des limites et des lacunes. Mais en même temps, comprendre les autres peut nous aider à comprendre mieux notre propre société, notre sens concret et non idéologique de justice et de liberté. Ce n'est pas pour dire que toutes les raisons sont respectables, mais qu'il faut se dépayser, renoncer aux schémas d'une lecture fermée de notre réalité pour suggérer de nouvelles questions imprévues.

SEBASTIANO MAFFETTONE

[...ou un seul concept de liberté ?] Un instant, je vous prie. Je voudrais me faire assez provocateur et je l'espère pour de bonnes raisons. Pour être tout à fait franc, commencer en parlant de personnes telles que Bush, Sharon et les terroristes au milieu d'une discussion sur les différents sens de la liberté est très étrange pour ne pas dire pervers. Bien sûr il y a de nombreuses conceptions, de nombreux sens, que la liberté peut incarner. Néanmoins, je pense que nous devrions dégager un concept de liberté de toutes ces conceptions, et que nous devrions essayer de nous mettre d'accord sur une définition de base de ce qu'est ou devrait être la liberté d'un point de vue théorico-normativo-politique. Pour commencer, dire que le problème principal de la mondialisation aujourd'hui, le problème éthique et politique, est d'après moi, la sauvegarde de la liberté quand elle est en danger. Et il y a des Droits de l'Homme fondamentaux plus ou moins destinés à protéger les individus quand leur liberté est en jeu.

PHILIPPE DESCOLA

Marx disait que l'humanité ne se pose que les questions qu'elle peut résoudre et c'est effectivement très juste, à condition de préciser que des portions différentes d'humanité se posent des questions très différentes et évidemment y apportent des réponses différentes.

[Le rôle du huron : présenter des contre-exemples] Par ma formation, c'est-à-dire spécialiste en quelque sorte, non pas de grands morceaux d'humanité comme la Chine, l'Islam, mais de fragments multiples dispersés aux quatre coins de la planète et qu'on a longtemps appelé des sociétés sans états, sans écritures primitives, que sais-je, j'ai un peu l'habitude dans des forums de jouer le rôle de huron. Comme je suis explicitement invité à jouer le rôle du huron c'est-à-dire à présenter des contre-exemples, des contre-modèles, non pas élaborés au sens que propose le monde chinois ou le monde de l'Islam mais fragmentés non réflexifs, non théorisés. Parce que dans ces sociétés qui me sont familières il n'y a pas de tradition réflexive précisément, il n'y a pas de doctrine, pas d'école, pas de transmission, de savoir dans l'institution et par conséquent le paradoxe est qu'on est obligé de reconstituer des questions qui se posent sans qu'elles soient toujours formulées de manière explicite. Et donc, j'ajoute cette précaution, ce grain de sel qui a déjà été mentionné, et dans le cadre de l'Islam, et dans le cadre de la Chine et même, dans le cadre de l'Occident chrétien, que cette question de la liberté du bon gouvernement doit être étendue de manière beaucoup plus générale aux questions : « Quels sont les principes de constitution d'un collectif qui, à tel ou tel endroit, à telle ou telle époque ont été considérés comme faisant l'objet d'un consensus plus ou moins explicite à l'intérieur d'une communauté ».

^{**} Ce dialogue, à l'initiative de Pasquale Gagliardi, Secrétaire Général de la Fondation Giorgio Cini et de Bruno Latour, est le premier d'une série intitulée « Les Dialogues de San Giorgio ». Depuis 2004, ces « Dialogues » ont lieu en septembre au siège de la Fondation Giorgio Cini, et traitent de sujet présentant un intérêt politique et culturel majeur. Ce dialogue qui s'est déroulé du 15 au 17 septembre 2004 à Venise, dans l'île de San Giorgio Maggiore, avait pour titre « Les atmosphères de la liberté. Pour une écologie du bon gouvernement ». Après transcription —et parfois traduction— les propos ont été coupés, puis revus par chacun des participants et enfin édités par les responsables du volume. Pour des raisons de cohérence, nous avons laissé le poète parler dans ses différentes langues.

i Voir par exemple, Isabelle Stengers (2005) *La Vierge et le neutrino*, Les Empêcheurs, Paris.

ii [Cfr. Le catalogue Bruno Latour & Peter Weibel (2005) *Making Things Public*, MIT Press, Cambridge, Mass, p.952-955]

iii Jarde Diamond (1997), *Guns, Germs and Steel. A Short History of Everybody for the Last 13.000 Years*. London: Vintage Book

iv Rorty, R. (2004), 'Anti-terrorism and the national security state', *London Review of Books*.

v Erudit byzantin (1355-1452) philosophe platonicien, l'un des maîtres de Bessarion.